

CRÉATION 2025
GR O U P E
T O N G U E



ON NE
CHOISIT
PAS SES
FANTÔMES

**Dans le domaine
du sentiment,
nous sommes
tous des
analphabètes.**

INGMAR BERGMAN

SUPPORT

INGMAR BERGMAN / HAGAI LEVI

MISE EN SCÈNE ET ADAPTATION

MATHIAS MORITZ

SCÉNOGRAPHIE / RÉGIE PLATEAU

ARNAUD VERLEY

COMÉDIE

DÉBORA CHERRIÈRE

LUCAS PARTENSKY

LUMIÈRES / RÉGIE GÉNÉRALE

FANNY PERREAU

SON

NICOLAS LUTZ

ADMINISTRATION ET PRODUCTION

VICTOR HOCQUET / LAURE WOELFLI



Au printemps 1973, un étrange phénomène frappe les rues de Stockholm ; quand vient le soir, la ville se vide presque en entier.

Couvre-feu ? Pandémie? Pas du tout.

C'est le succès foudroyant d'une série télévisée qui siphonne ainsi la capitale suédoise de ses passants.

Scènes de la vie conjugale est l'histoire de la descente aux enfers d'un couple bourgeois, réalisée en six épisodes par Ingmar Bergman.

Personne ne veut rater cette analyse au scalpel.

La cruauté de son écriture et sa fouille de l'âme humaine entraînent un phénomène imparable : tout le monde s'y reconnaît.

Lors du confinement, le cinéaste israélien Hagai Levi tourne *Scènes de la vie conjugale* en inversant le genre des protagonistes.

Johan devient Mira.

Marianne devient Jonathan.

Cette fois, c'est la femme qui s'en va.

Ce qui finira par apparaître, c'est qu'un couple – quel que soit le genre – ce ne sont pas seulement deux personnes, c'est tout un flux de conditionnements, de fantômes et de rêves.

Comme Bergman, Levi place ses personnages dans un espace expérimental dont il observe le déroulement.

Trois tenseurs apparaissent.

D'abord l'implacable cruauté de la vie.

Hommes et femmes subissent également violences, agressions et vexations de tous ordres...

Ensuite les impostures du pouvoir.

Les personnages comme il faut font ce qu'il faut pour accéder à leur ration de plaisirs.

Ils rêvent d'une vie fortunée garantie par leur pouvoir d'achat.

Leurs intérieurs en sont les signes dominateurs et opulents.

Mais les objets les trahissent.

Ils signifient à la fois leur accumulation conforme aux exigences de la consommation mais aussi le néant de leur propre inconsistance.

Enfin l'immémorial ordre masculin qui fait de la femme la perdante d'une véritable guerre des sexes dont la torture mentale, les coups et blessures, et les harcèlements sont les armes usuelles.

Scènes de la vie conjugale met en scène notre destin, le plus intime et le plus commun, tout en cherchant notre avenir fragile.

Quand tout va bien, tout va mal.

Car, comme chacun sait, la sécurité est le pire ennemi de la sécurité.

On ne choisit pas ses fantômes sera ma mise en scène de l'os.

Pour l'atteindre il faudra dégarnir la chair du couple.

Forer jusqu'au squelette.

Réinventer la consistance du cœur...

Nous sommes tous des analphabètes.

Les ultra-riches souffrent comme nous.

Malgré tous leurs moyens d'action

Qui en font des souverains tragiques

Le Coca est le même, pour Elon ou Nahel.

En matière de sentiments, c'est la même chose.

C'est rassurant.

Ou pas.

SCÉNOGRAPHIE

Dans mon enfance, ma mère a trompé mon père, ce qui a provoqué en lui de la colère. Il a détruit un meuble hérité de sa propre mère. Il s'agissait d'un petit lit d'enfant que nous utilisions comme canapé, et il s'est attaché à le réparer le lendemain comme s'il réparait son couple et son enfance. Moi j'ai écouté toute la dispute à l'étage, l'oreille collé au sol très fin chez nous qui séparait les 2 étages de notre maison de banlieue.

J'ai aujourd'hui l'âge de mes parents au moment de cette affaire.

Au début de la série d'Hagai Levi, nous sommes présentés à un couple « parfait ». Ils sont beaux, intelligents et fidèles. Ils critiquent la société de consommation. Cependant, elle cache son téléphone et les textos qu'elle reçoit. Leur maison est très spacieuse pour seulement trois personnes. Ils possèdent un immense réfrigérateur et une couette d'une épaisseur exagérée. Même si je sais qu'il s'agit d'un studio de cinéma (c'est assumé par le réalisateur) tout dans cette habitation semble dépourvu de personnalité. Chaque objet est à sa place, sans vie.

Le générique qui clôt chaque épisode montre que le monde extérieur provoque de légers dysfonctionnements. Une branche qui pousse sur un chemin, une fuite dans la gouttière, un arrosage défectueux, des insectes sur la fenêtre... Est-il possible de vivre dans un cocon familial, ignorant l'intrusion de la nature et de notre propre nature?

C'est cette idée de « bug » et de poids des objets pesant sur le couple qui m'a intéressé dans le travail scénographique sur *On ne choisit pas ses fantômes*.

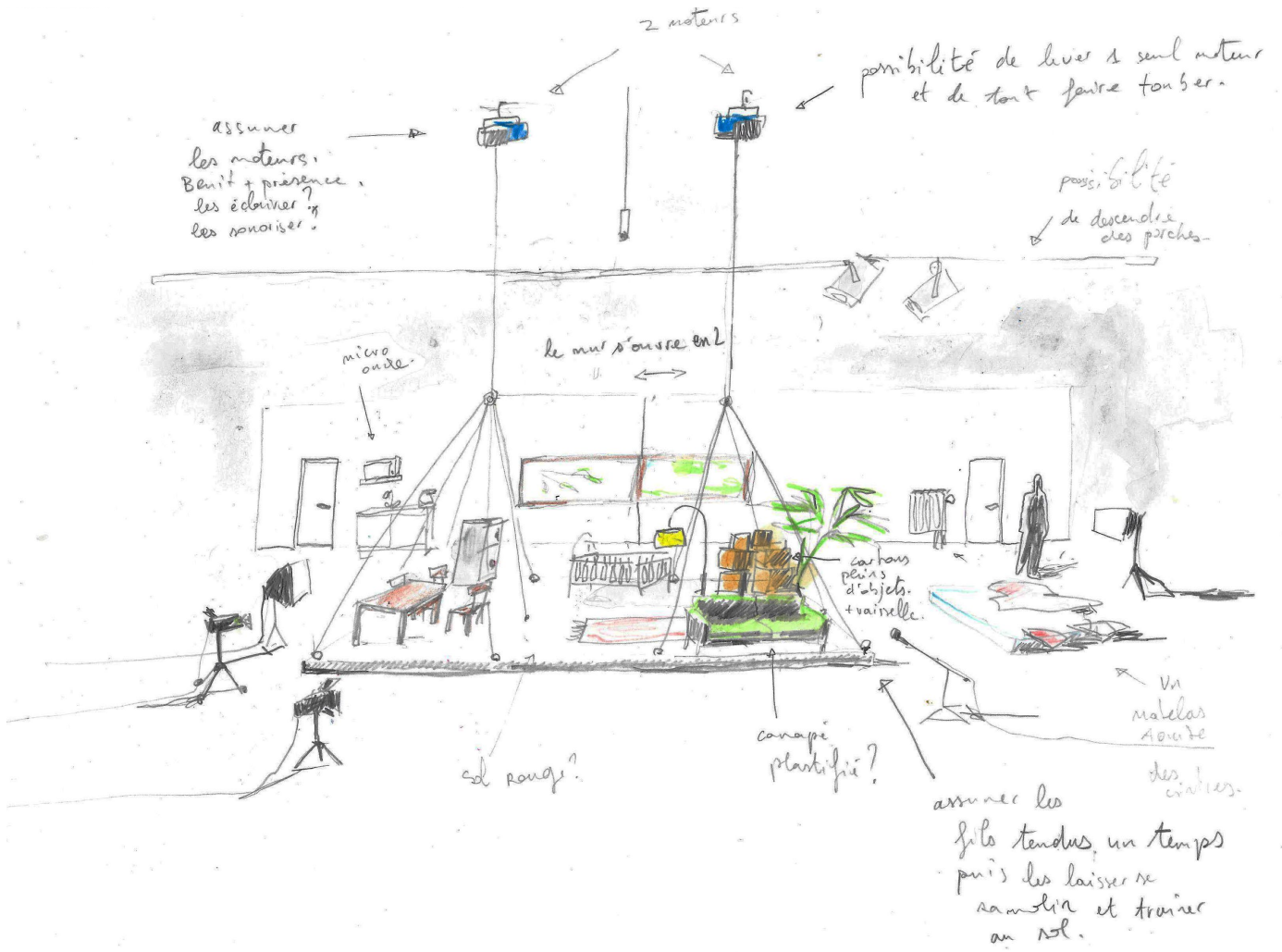
Le décor est un simple cadre lisse et sans substance, un studio blanc, espace de travail mais évoquant aussi un appartement bourgeois. Il y a eu de l'argent mais il n'y en a plus. C'est un studio blanc, avec des moulures sur les murs, une fenêtre, et un coin cuisine délabré; un simple micro-onde, une cafetière et un pauvre catering. Un dessin d'enfant est encadré au mur. Partout il y a des caméras et des micros. Au-dessus de leur tête pèse un plafond, une plateforme remplie d'accessoires, d'objets du quotidien et de cartons. Il y a un vieux téléviseur qui diffuse modestement les images prises par les caméras du plateau.

J'ai voulu mettre l'accent sur le poids du quotidien et le dysfonctionnement du couple au travers de tous ces petits objets qui composent le décor. Les rendre vivants, décalés et dansants. Du plus imperceptible mouvement au chaos.

Leur couple se délite à mesure que le décor, comme habité par des esprits, se décompose. On commence simplement par un paquet de mouchoir qui tombe et on pense à un problème de mise plateau. Les comédiens n'y attachent pas d'importance et continuent. Et puis progressivement, tout tombe explose et déraile. Les 2 protagonistes ne veulent pas voir. La plateforme descend, de plus en plus menaçante et écrasante. Elle se pose au sol. A ce moment là Jonathan et Mira sont séparés, ils déménagent et se divisent les biens. Signent les papiers du divorce. C'est un moment très fort entre eux qui finira après des moments de tendresse, par une forte dispute. C'est à ce moment que la plateforme va se relever puis basculer, envoyant valdinguer tous les cartons dans un fracas de vaisselle et de couverts métalliques tapant contre les caillebotis du plateau.

Nous finissons sur cette image chaotique d'une plateforme montée en diagonale, des cartons éparpillés au sol. La fumée envahit l'espace. Les personnages vieillissent en accéléré et disparaissent dans la fumée, ils s'aimeront quand même toujours.

ARNAUD VERLEY





LUMIÈRE

Dans *On ne choisit pas ses fantômes*, la lumière tend à être plus qu'un simple accompagnement : elle est en quelques sortes un vecteur de transformation. C'est à dire qu'elle éclaire non seulement l'espace et les corps, mais accompagne aussi les bascules intimes des personnages, leurs non-dits, leurs fêlures. Elle façonne les contours du couple, tout en révélant les frontières mouvantes entre fiction et réalité.

Dans cette fiction, la maison est également un personnage en soi. Son éclairage épouse d'abord une logique réaliste, empruntant aux codes du quotidien : une lumière familière, utilitaire, presque impersonnelle. Elle évolue au fil des heures, entre l'éclat incisif du matin et la douceur diffuse du soir. Elle est un témoin silencieux, une présence qui observe sans juger.

Mais parfois, la lumière se détourne du réalisme pour devenir un langage sensoriel. Lors des fluctuations intérieures des personnages, elle bascule, glisse, contredit le réel. Elle enveloppe, fragmente, isole. Elle rend tangible l'indicible : la douleur d'une rupture, la froideur d'un silence, l'éclat d'une colère, la culpabilité d'un mensonge.

Et puis il y a ces instants où le théâtre se dévoile, où les personnages quittent leur rôle et redeviennent comédiens. Ici, la lumière de la maison se métamorphose en une lumière de coulisse : un éclairage neutre, industriel presque clinique, qui dénude l'espace et brise l'illusion. L'appartement chaleureux laisse place à une salle de pause froide, nue, dépouillée de sa fiction.

Cette lumière oscille ainsi entre narration et abstraction, réalisme et expression, au plus près des pulsations de la mise en scène. Elle ne cherche pas à illustrer, mais à traduire l'indicible, à faire émerger l'émotion à travers l'espace et le temps, dans un équilibre fragile entre ombre et clarté.



SON

La bande originale de *Scènes de la vie conjugale* est simple et efficace.
Elle a été entendue mille fois.
Mais elle marche.
Elle sert parfaitement le propos.
Pour On ne choisit pas ses fantômes, j'envisage de travailler sur le silence.
Parfois on reconnaîtra une mélodie.
Parfois elle creusera un néant cruel entre deux airs.
L'orchestration classique sera soumise à l'épreuve de textures électroniques.
Le micro sera mon véritable instrument.
Il permettra notamment une plongée dans la corporéité des personnages.
Chuchotements, petites respirations, légers bruits de bouche...
On tentera par là une odyssée de la voix, à la fois humaine et musicale.
Et des fois agressive et industrielle.

NICOLAS LUTZ

CALENDRIER

Juin 24 Écriture // Maillon Scène Européenne de Strasbourg
// 1 semaine

Septembre 24 Répétitions // La Filature Scène nationale de Mulhouse
// 2 semaines

Novembre 24 Résidence Technique // Agence Culturelle Grand Est
Sélestat
// 2 semaines

Décembre 24 Répétitions // Théâtre Actuel et Public de Strasbourg
// 2 semaines

Janvier 25 Création // Théâtre Actuel et Public de Strasbourg
// 14 au 18 janvier 2025

Mai 25 Diffusion // La Filature Scène nationale de Mulhouse
// 14 et 15 mai 2025



DÉBORA CHERRIÈRE / comédienne

Après une double licence en médiation culturelle et ethnologie elle entre au conservatoire régional de Strasbourg. Elle complète sa formation auprès de Keith Farquhar, Ori Gershon, Krystian Lupa. Elle rejoint la Dinoponera/Howl Factory pour y jouer *Liberté à Brême* de Raiener Werner Fassbinder, *Bovary pièce de province*, et *Akts* de Lars Norén. Elle a travaillé avec le Scarface Ensemble sur *Mai 68 en France* de Jean Thibeaudeau et *Un miroir aux images*. Elle dirige, met en scène, et écrit à destination des enfants et des adolescents de nombreuses pièces lors d'ateliers qu'elle dirige en milieu rural. Depuis 2019 elle enseigne le geste théâtral dans le cadre de l'option théâtre du lycée Freppel d'Obernai en partenariat avec Le Maillon. En 2024 elle crée la Compagnie Bleu, dont elle met en scène le premier spectacle *Oratorio pour Billie*. Elle rejoint l'aventure du Groupe Tongue sur *Hôtel Proust*.

LUCAS PARTENSKY / comédien

Lucas s'est formé à l'école de la scène sur Saône puis à l'école du TNS. Au théâtre il travaille notamment sous la direction de Caroline Guiela Nguyen dans *Se souvenir de Violetta*, et de Krystian Lupa dans *Salle d'attente*. Il intègre la compagnie Franco-Allemande Epik Hotel en 2013, qui explore à la fois des textes contemporains (T. Ungerer, D. Zumstein, P. Licht) et le répertoire classique, il y interprète entre autres, Don Karlos et Hamlet. Depuis 2017 il travaille en parallèle avec la Cie une seconde Vie, qui a pour objectif de raconter d'autres façons d'être au monde, de donner à éprouver des vies qui se réinventent, créant ainsi *Les choses capitales*, *Elazen* et, à venir, *Plutôt nourrir*. Au cinéma il joue dans *Paternel* de R. Tronchot (2024) et à la télé dans *Intraitable* de M. Laisne (2021). En 2022 il prête sa voix au documentaire *Rue Gustav Adolf, Berlin* de J. Rühl et T. Arun. Il enseigne également l'art dramatique aux terminales options et spécialités théâtre du lycée La-martine. En 2023, Il rejoint l'aventure du Groupe Tongue à l'occasion de la création d'*Hôtel Proust*.

MATHIAS MORITZ/ metteur en scène

Dans les années 2000, il construit un théâtre autodidacte avec un collectif d'acteurs strasbourgeois. Il met en scène des spectacles qui replacent à notre époque des figures fondatrices ou des états sensibles de la modernité. Fin 2006, il crée la Dinoponera / Howl Factory, compagnie avec laquelle il signera plus d'une trentaine de mises en scène en amateur.

Elles mettent l'accent sur quatre points, précipités dans les fractures contemporaines :

- Dialogue avec les réalités européennes et leur destin.
- Tensions du présent et du passé, centrées sur le rapport à l'histoire et les crises de la filiation.
- Ouverture vers des formes et des publics évoluant aux marges de l'action culturelle.
- Exigence théâtrale, dont l'ambition populaire engage une esthétique forte, pour libérer l'imaginaire autant que la raison civique.

Quatre pièces seront remarquables dans le circuit professionnel : *Liberté à Brême*, *Bovary Pièce de Province*, et *La Trilogie de l'État Urgent*.

Au printemps 2019 il crée un nouvel organe de création le Groupe Tongue.

NICOLAS LUTZ/ créateur sonore

Depuis l'an 2000, Nicolas Lutz est un explorateur infatigable de la scène électronique. Il intervient en tant que DJ et producteur sur près de 600 événements artistiques et culturels. Sous son nom de scène Moldav il crée: Toilettes Mix(te), La Jetlag kiffe le Lycra Fluo, En livres et Sons, Intra Muros et Drosera. Il organise également quelques festivals, fonde une radio libre, participe à diverses associations musicales, et gère quelques salles de concert. Il est le beatmaker et producteur du groupe de hip-hop électronique Sdoria Desko et représente la moitié du duo de synthopoelectroclash Dur Chaton. En parallèle il s'installe au théâtre avec l'Empreinte de la Vouivre, la Dinoponera Howl Factory, la Récidive, et enfin le Groupe Tongue.

FANNY PERREAU/ éclairagiste

Après un Diplôme des Métiers d'Art en régie lumière à Nantes, Fanny est admise à l'École Supérieure d'Art Dramatique du Théâtre National de Strasbourg en section régie, où elle approfondit sa recherche en lumière et découvre la régie générale, le son, le plateau ainsi que la vidéo. Grâce à ses formations et aux nombreux stages dans le milieu du spectacle vivant, découvrir de multiples facettes de ce domaine. Ses désirs peuvent alors se préciser et s'intensifier. Depuis sa sortie d'école, Fanny a travaillé entre autres avec Vilma Pitrinaite, David Bobée, Cyril Balny, la compagnie Feria Musica, Pauline Ringeade, et Thomas Pondevie.

En 2021 elle rejoint l'aventure du Groupe Tongue pour inventer les lumières de l'Hôtel Proust.

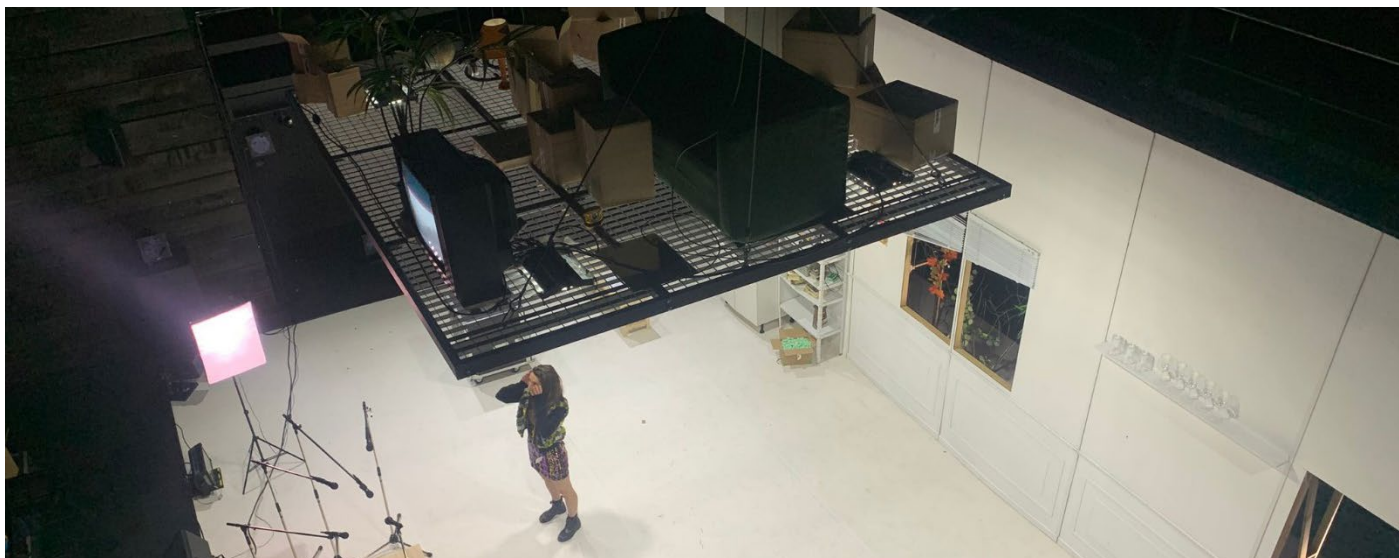
ARNAUD VERLEY/ scénographe

www.pouliedor.com

Il fait des décors. Des transpositions de réel. Sur scène, il aime qu'un mur flageole quand une porte claque, qu'un gladiateur entre avec une montre au poignet. Il n'a rien contre les fausses plantes mais rien non plus contre la vraie pierre. Il n'aime pas cacher l'envers d'un décor... Il aime associer des matériaux bruts à des couleurs vives. Il aime que le plateau s'encombre. Il adore les accessoires absurdes. Son univers est fait de ces croisements... Les

choses qui le touchent aujourd'hui proviennent autant de YouTube, que de la littérature. Et l'art contemporain l'inspire beaucoup, mais autant que son voisin qui a installé une discothèque dans son salon. Il a travaillé pour l'amicale de production, Premiers Actes, la Dinoponera, Plastilina, Eolie Songe, les Blouses Bleues, MAPS et le collectif grand dehors. Il travaille aussi en tant que plasticien avec l'artiste Philémon Vanorlé et la Société Volatile dans le champ des arts visuels.

Il rejoint l'aventure du Groupe Tongue à son invention.



PRESSE

Mathias Moritz fait ses « *Scènes de la vie conjugale* » en créant *On ne choisit pas ses fantômes* au Théâtre actuel et public de Strasbourg . Au centre : le couple cette vieille antenne, érigée en mythe par la société de consommation et du spectacle. Au travers du prisme de la comédie romantique, le vernis craque. Le langage est un champ de bataille.

Décor spectaculaire, une plate forme suspendue - à la fois lieu de répétition, friche, et appartement, comme métaphore d'un équilibre difficile à trouver au sein du couple, du monde.

Sur le motif d'une variation au piano le spectacle avance et les émotions s'emballent.

L'amour guérit et détruit. L'intime est politique.

Denières Nouvelles d'Alsace

Dans la version de Bergman, c'est l'homme qui quitte la femme et écope de tous les torts, ou presque. Mathias Moritz renverse les genres et ouvre sa pièce en conviant ses interprètes à se présenter à travers une interview, face au public. Derrière une dizaine de micros, ils enchaînent rapidement les questions et nous plongent ensuite dans leur quotidien, devant un mur blanc et des affaires de déménagement.

Le temps du spectacle, on suit ce duo dysfonctionnel dans une temporalité s'étirant sur quelques années.

La symbolique d'un ménage qui part en vrille passe par divers objets fracassants, allant d'un pétard dans une boîte de gâteaux, à une étagère tombant d'un mur pendant une simple discussion - prémices d'une dispute ?

Le spectacle cache bien son jeu et montre, qu'au fond, « personne n'a envie de se retrouver tout seul. »

Magazine Poly

Si vous avez échappé à Mathias Moritz jusqu'à présent, ne ratez pas sa dernière dernière pièce *On ne choisit pas ses fantômes*. Ce metteur en scène précoce, prodigue et prodige, après les classiques - et quelques contemporains s'attaque à ce nouveau format à la mode qu'est la « série ». Remarquablement interprété par le duo Déborah Chérière et Lucas Partensky qui tiennent le plateau presque une heure et demie et c'est un exploit d'avoir réduit à cette concentration ces six heures d'images. On n'a pas le temps de s'ennuyer, on est surpris par tous les rebondissements, on croit à tous les moments tendres et on est déçu par les révélations qui sortent comme des coups de poing. Il y a ce qu'il faut d'humour et d'amour et l'on se laisse prendre et s'identifier à cette histoire, comme du temps de Bergman, ou de la série Dallas.

Lafleurdudimanche - blog culturel de Strasbourg

Le Groupe Tongue ?

Le Groupe Tongue fait du théâtre.
Le Groupe Tongue met en scène des spectacles.
Le Groupe Tongue est donc spectaculaire.
Le Groupe Tongue dialogue.
Le Groupe Tongue est mélodrame.
Le Groupe Tongue est tragédie.
Le Groupe Tongue est comédie.
Le Groupe Tongue est crises.
Le Groupe Tongue est persévérant.
Le Groupe Tongue est exigeant.
Le Groupe Tongue est têtu.
Le Groupe Tongue sourit.
Le Groupe Tongue tire la langue.
Le Groupe Tongue réinvente.
Le Groupe Tongue est ringard.
Le Groupe Tongue fait du théâtre.

PRODUCTION

Dinoponera/Howl Factory
La Filature - Scène nationale de Mulhouse

SOUTIENS

DRAC Grand Est
Région Grand Est
Le TAPS - Théâtre actuel et publique de
Strasbourg
Le Manège - Scène nationale de Maubeuge
Le Maillon - Scène européenne de Stras-
bourg
Schaubuhne Lindenfels Leipzig
Art-o-pie Meisenthal

CONTACTS

Victor Hoquet
Administrateur de production
06 78 13 28 47
lapoulieproduction@gmail.com

Mathias Moritz
directeur artistique
06 85 86 39 33
matmor@me.com